# American illustré : journal universel hebdomadaire de la famille et de la jeunesse

LE SEUL JOURNAL DONNANT 16 PAGES ILLUSTRÉES GRAND FORMAT DONT 8 EN COULEURS

Première année. N° 5

Le numéro : **10 centimes**

Samedi 27 Juillet 1907




JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE DE LA FAMILLE ET DE LA JEUNESSE

**ABONNEMENTS** ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ **Un an : France, 6 francs. Étranger, 8 francs.**

PARIS
NEW-YORK

○ ○ ○ ○ ○ **RÉDACTION ET ADMINISTRATION**
**10 — rue de l'Université. — Paris.** ○ ○ ○ ○ ○ ○



LE MARIÉ. — Ne levez donc pas ainsi le nez en l'air, ma chère épouse : il faut si peu de chose pour attirer la foudre..

## DATE DE CLOTURE DU CONCOURS : 1er SEPTEMBRE

**Nos lecteurs nous sauront gré de retarder à cette date la réception des réponses, ce qui permettra à tous de profiter des vacances pour rechercher les solutions demandées.**

PREMIÈRE LISTE DES LOTS OFFERTS AU CONCOURS

1. — 250 lots, commodes laquées à 3 tiroirs, avec assortiment de savons. **(Maison Bleuze-Hadancourt, parfumeur.)**
2. — 120 lots coffrets laque, savons, essence pour mouchoir, crème, poudre de riz, etc. **(Parfumerie Coudray.)**
3. — 6 lots appareils photographiques Sinnox 9×12. **(Maison Jougla.)**
4. — 3 lots bicyclettes l'Aigle.
5. — 30 montres nickel. **(Maison Debrie, à Montdidier.)**
6. — 100 lots : boites 12 couleurs peinture émail "*La Pastorine*".
7. — 100 coffrets parfumerie. **(Parfumerie Esthétique de Paris.)**
8. — 600 litres shampoing. **(Dr Roja.)**
9. — 25 gilets velours soie sur mesure. **(Maison Blanchard.)**
10. — 40 bons de bière Munich ou Pilsen, home-tonnelet à 5 francs.
11. — 100 lots de mandolines, pistons, accordéons, etc.
12. — 600 « Pochette Nationale » à 5 francs.

**Dans les prochains numéros, nous continuerons de publier la liste des lots au fur et à mesure de nos achats.**

# NOTRE GRAND CONCOURS

## PLUS DE 100.000 FRANCS DE PRIX IMPORTANTS

Voiturette automobile, Pianos, Bicyclettes,

Machines à coudre, Phonographes, Meubles, Fusils, Montres, American Diabolos, etc., etc.

PLUS DE 10.000 RÉCOMPENSES

PREMIÈRE QUESTION : *Quel est le plus grand éléphant ?*

DEUXIÈME QUESTION : *Quelle est la plus haute girafe ?*

TROISIÈME QUESTION : *Quel est le chiffre de solutions justes que nous recevrons ?*

### Conditions du Concours et Méthode de Classement des Solutions.

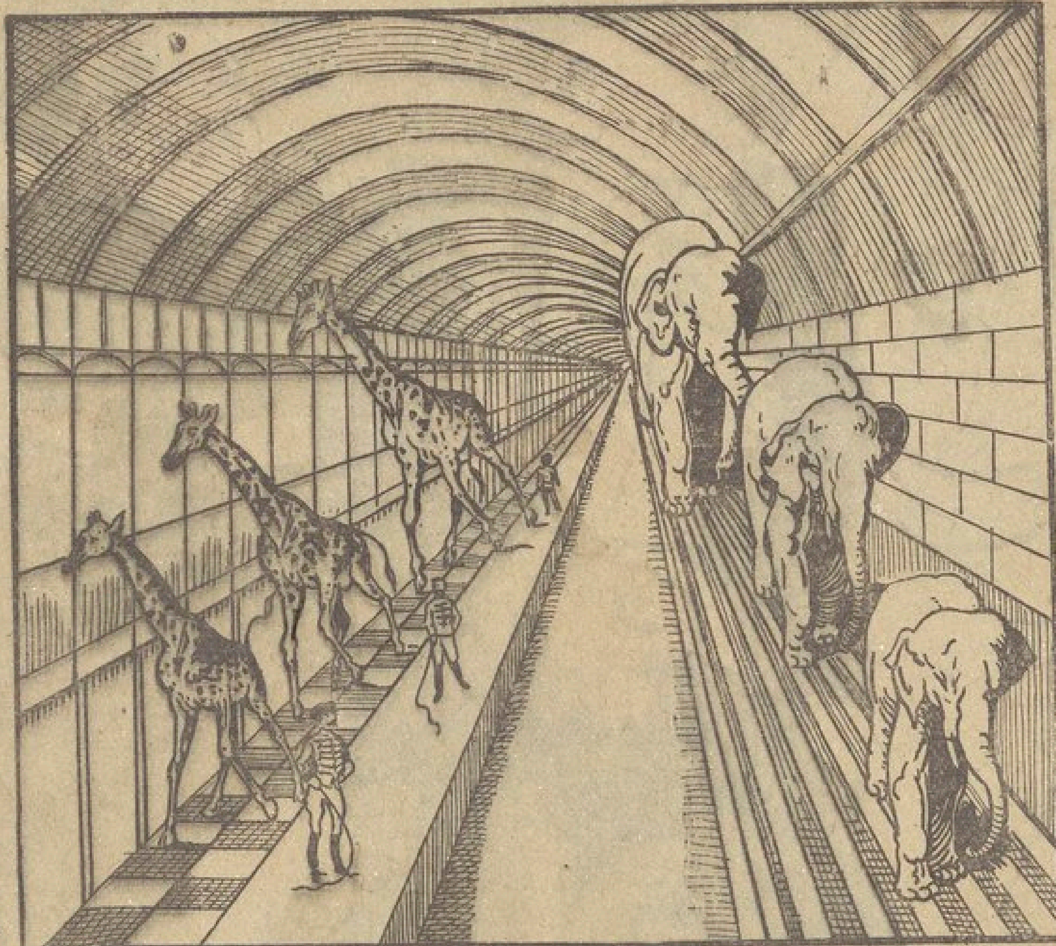
Nous avons décidé de faire le classement de la manière suivante :

Les concurrents devront nous dire combien ils estiment que nous recevrons de solutions justes.

Le chiffre que chacun indiquera servira de numéro d'ordre à sa solution.

Le concurrent dont le numéro d'ordre sera le plus rapproché du chiffre exact des solutions reçues sera proclamé premier ; celui qui, après lui, sera le plus proche sera proclamé second. Ainsi de suite.

Les 500 premiers auront le droit de choisir leurs prix dans la liste des objets qui sera publiée ultérieurement.



*Indiquer 1, 2 ou 3, en partant du premier plan en bas.*

Le premier choisira d'abord et ainsi de suite en éliminant, bien entendu, les lots choisis par les premiers gagnants.

Toutes les solutions justes seront récompensées, quand même il y aurait plus de 10.000 gagnants.

Tout le monde peut participer au concours, mais il est indispensable de nous envoyer à chaque fois le bulletin rempli ci-dessous.

Il ne sera répondu à aucune demande de renseignements, et nous ne tiendrons aucun compte des lettres ne remplissant pas les conditions stipulées.

D'autres avis seront publiés dans les prochains numéros de ce journal, notamment la liste des prix et la date de clôture du concours.

Bulletin à détacher et à envoyer rempli.

GRAND CONCOURS
OUVERT PAR
**"American Illustré"**

*Jusqu'au 1er septembre 1907.*

**Adresser les bons remplis à M. le Directeur d'AMERICAN ILLUSTRÉ, 10, rue de l'Université, Paris.**

*Le plus grand éléphant est le n°* ........................

*La plus haute girafe est le n°* ........................

*Je prédis que vous recevrez* ........................ *de solutions justes.* (*Ecrire en lettres.*)

*Nom du concurrent : M* ........................

*Qualité ou profession :* ........................

*Adresse exacte et complète :* ........................

N° 5.



# LE PORTRAIT

Avez-vous connu César Cabassol ?

Non ? Dommage ! Vous avez raté là une occasion rare de vous créer une amitié originale.

— Té, César, s'était dit un jour le peintre, il y a des *ginsses* qui peignent en s'efforçant de mettre de la couleur, de la chaleur, du nerf, dans leur *peinture !* Moi, z'y mettrai de l'odeur !

A partir de cette minute, il peignit à l'huile et à l'ail.

Son genre ? Peuh ! quand un *peintre* est né aux environs de la Cannebière, il les possède tous !

Cependant une corde manquait à sa lyre, car il n'avait jamais fait le portrait. Cette corde lui fut apportée un beau matin par un commerçant du voisinage, désireux de voir ses traits fixés sur la toile.

— Votre portrait ? fit Cabassol introduisant l'imprudent dans son atelier. Rien de plus facile ! Té, vous venez deux heures par *zour* pendant une semaine et *ze* vous livre un *cé-d'œuvre* à faire pleurer de *zoie* Mme votre épouse !

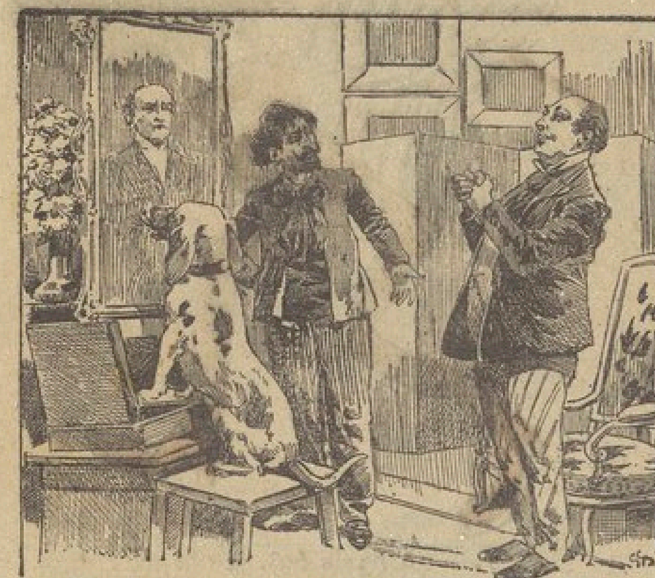
— Eh ! bounn Diou ! que *ze* suis veuf ! fit l'autre.

— Ça ne fait *rienne*, mon bon, la défunte sera tout de même *continte*, du haut du Paradis !

Devant cette affirmation, le client ne put résister au désir de commencer aussitôt la première séance de pose. Durant six jours, il fut d'une exactitude remarquable. Sous le pinceau de Cabassol, les traits du commerçant apparaissaient peu à peu.

Tout de même, ce n'était pas ça, et plus le portrait avançait, moins le client se reconnaissait. Ce nez camard n'était pas le sien ! Ces yeux qui louchaient ne lui avaient jamais appartenu !

Impassible devant la critique, César Cabassol, une longue pipe aux lèvres, laissait dire l'autre, ajoutant de-ci de-là un peu de blanc, un peu de rose. Et quand

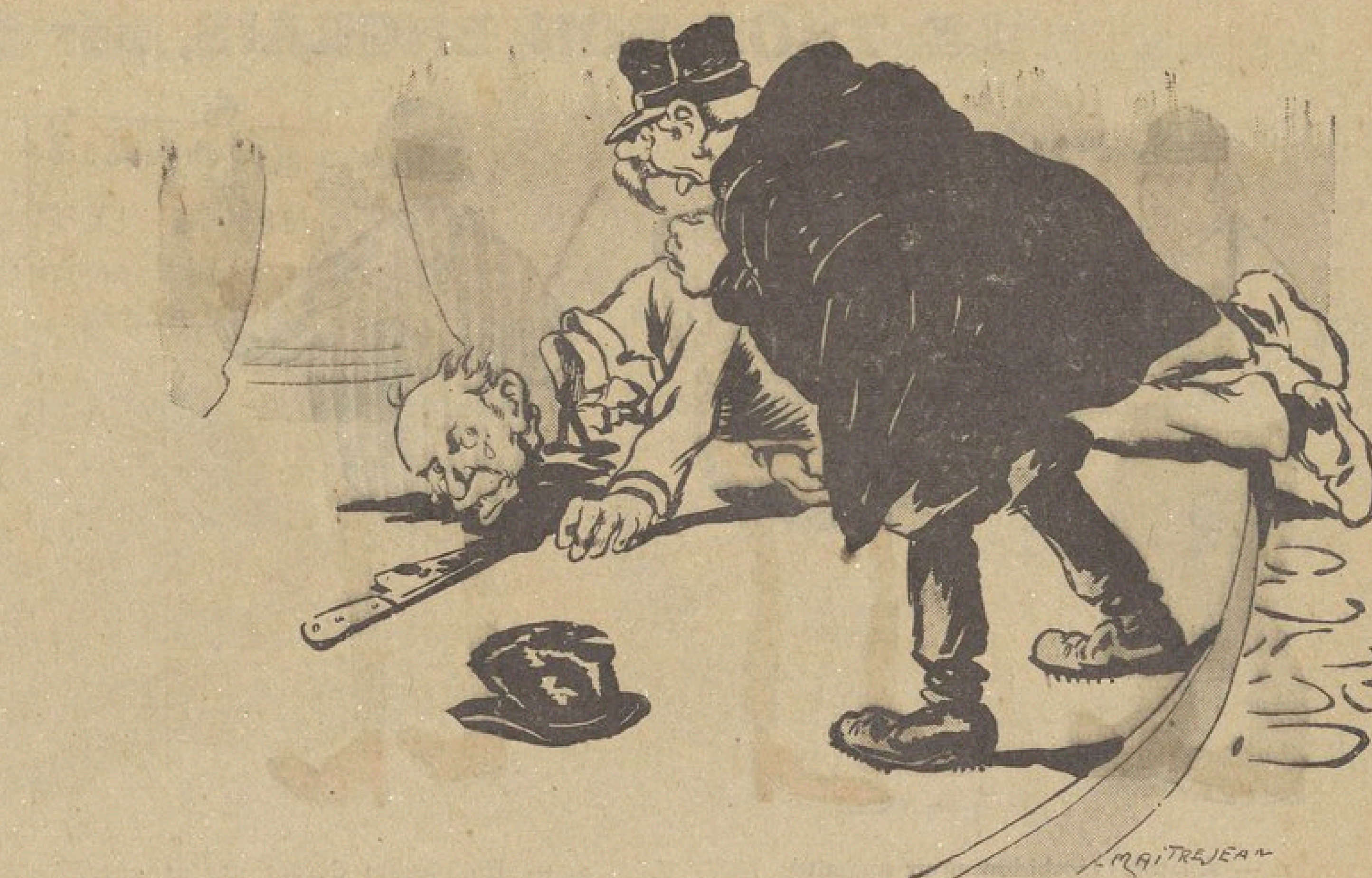


il posait sa pipe sur le bord de son chevalet, c'était pour siffloter un air en vogue, histoire de faire taire le raseur.

A la fin du huitième jour de pose, Cabassol, le visage paré d'une évidente satisfaction, s'écria, soudain :

— Pécaïre, ça y est tout de même ! Voyons, qu'en dites-vous ? *Ze* crois, hein, qu'elle y est, la *ressimblince ?*

— Eh ! que non pas ! protesta le client furieux, après une minute de contemplation. Foi de Pistarol, ce n'est pas moi ! Tout au plus s'il y a un air de famille !



L'Agent. — C'est-y un apache qui vous a coupé la tête ?
— J'sais pas, monsieur l'agent ; j'peux pas vous répondre... Vous voyez bien que je n'ai plus la tête à moi.

— Ah ! mais, dites, *ze* crois que vous êtes difficile ! *Cepindint*, à dix kilomètres, on vous reconnaîtrait !

— Eh, bagasse ! *ze* vous dis que la *ressimblince* n'y est pas ! Tenez, *z'ai* un *cien*, il a cinq ans, mon *cien*. La fois dernière que *ze* suis revenu de Lyon, *ze* n'étais pas arrivé à Tarascon, qu'il remuait *dézà* la queue, sur la Cannebière ! S'il me reconnaît dans ce tableau, pécaïré, *ze* veux bien croire que c'est moi et *ze* l'accepte. Espérez-moi une minute !

Et pendant que le client allait chercher son chien, César Cabassol empoigna un pot de miel, entamé la veille pour son dessert. Consciencieusement, à l'aide d'un pinceau, il recouvrit son œuvre d'une couche de matière sucrée. Puis il attendit en fumant une pipe. Un quat d'heure après, suivi de son chien fidèle, le client pénétrait dans l'atelier de Cabassol.

— Ayoli, fit-il, en désignant la toile posée sur une chaise, le connais-tu, le monsieur ? Dis voir un peu le fond de ta *pinsée ?*

Ayoli, bon chien, s'avança doucement vers le tableau, le flaira un instant, puis, tout à coup, se mit à le lécher avec volupté, en remuant la queue de satisfaction.

— Eh ! coquin de sort ! déclarait Cabassol un instant après, en encaissant le prix du portrait, croyez-vous qu'elle y est la *ressimblince ?* Tenez, voulez-vous que *ze* vous dise ? Votre *cien ?* Eh bien, *ze* ne serais pas étonné qu'il finisse dans la peau d'un expert !

## LE PITHÉCANTHROPE

L'empereur d'Allemagne ayant donné l'ordre à un vénérable savant de l'Académie des Sciences d'aller en mission à l'île de Java pour y rechercher un spécimen de l'être intermédiaire entre l'homme et le singe le pithécanthrope, — espèce dont quelques échantillons habiteraient cette région, — le digne homme gagna sans tarder l'île océanienne.

Il commença ses investigations dans la forêt vierge. Pas de vestige du précieux et mystérieux ancêtre. Les recherches s'éternisèrent, aussi vaines que consciencieuses : pas plus de pithécanthrope que sur la place de la Concorde.

Des semaines, des mois se passèrent : le vénérable savant ne donnait plus de ses nouvelles. Guillaume en envoya donc un autre à la recherche du premier et aussi à celle du grand singe dont il tenait absolument à avoir un échantillon.

Ce second naturaliste s'enfonça dans la forêt océanienne, à son tour.

Les deux savants devinrent petit à petit de vrais hommes des bois.

Un jour ils se rencontrèrent.

Ils eurent chacun un geste de joie, vite et précautionneusement réprimé : chacun avait reconnu dans l'être hirsute, à demi-vêtu, à la tête embroussaillée, l'homme-singe tant cherché.

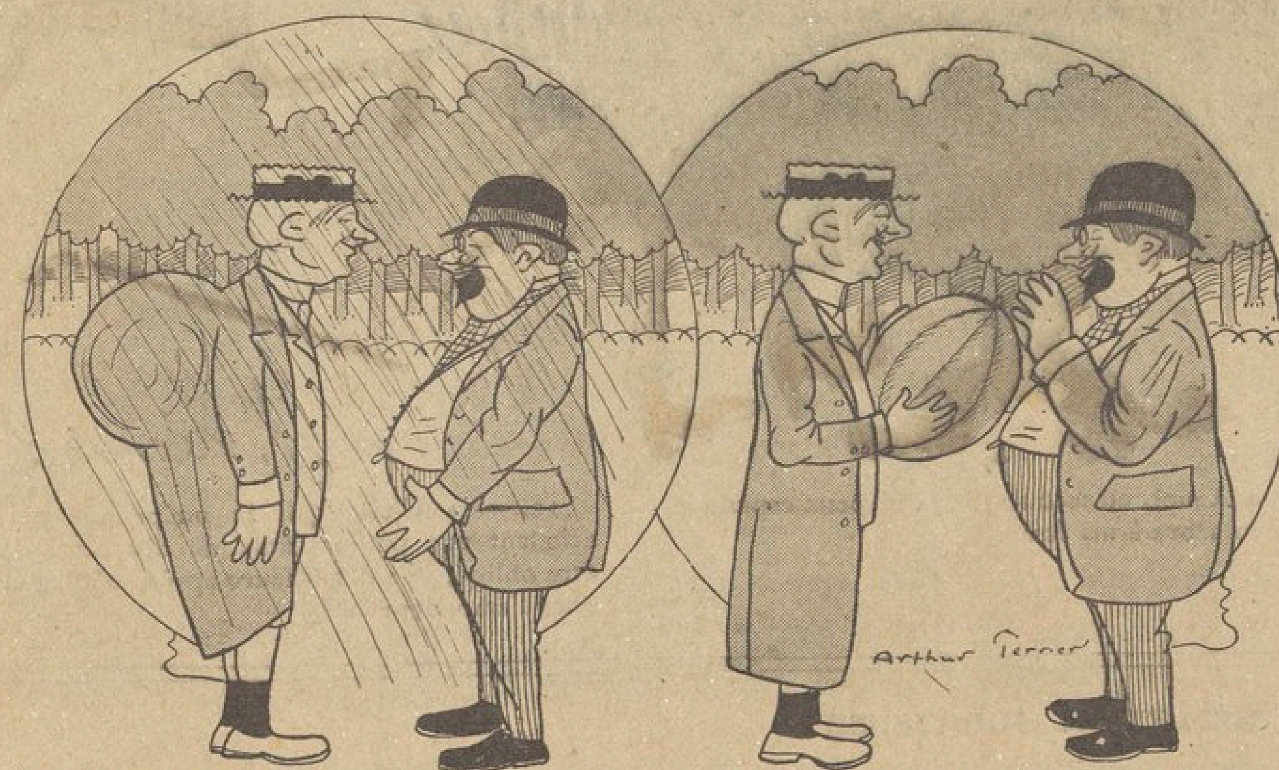
Ils s'abordèrent avec prudence, puis ils s'entraînèrent l'un l'autre doucement, à pas comptés, s'observant du coin de l'œil, vers les régions civilisées.

On ne sait jusqu'où aurait duré l'erreur, et si elle n'aurait pas persisté jusqu'à la séance de l'Académie, où chacun ouvrant la bouche au même moment, ils se seraient présentés mutuellement à la savante assemblée... Toujours est-il qu'un incident y coupa court : un des pseudo-pithécanthropes laissa tomber de son vêtement en loques son portefeuille d'où s'échappèrent des papiers et des billets de banque. L'autre eut un mouvement instinctif, non vers le portefeuille, mais vers les banknotes. Ce geste fut un trait de lumière pour son compagnon.

— Vous êtes un homme ! s'écria-t-il.

Ils se présentèrent l'un à l'autre et rentrèrent à Berlin quelques mois après... affirmant l'un et l'autre avoir vu un pithécanthrope mais n'avoir pu réussir à le capturer.

Et ils furent décorés tous deux du Vautour-Blanc !



— Tiens, je ne vous savais pas bossu ! Y a-t-il longtemps que cet infirmité vous est arrivée ?

— Vous faites erreur ! C'est simplement mon ballon de football que je place derrière moi, sous mon pardessus, pour ne pas qu'il se mouille

## ÉNIGME

Quels sont les deux inséparables compagnons dont l'un arrache les cheveux et dont l'autre frotte tout avec une gomme à effacer ?

RÉPONSE

Ce sont les deux côtés d'un sou, parce que l'un est pile et l'autre est face.

## UN INVENTAIRE AU VILLAGE

LE GREFFIER ESTIMATEUR. — Une maison où a habité le maire, dont le jardin est mitoyen de celui du curé, le tout ne valant pas grand'chose : cinq cents francs.

# LE TROP BON ENGRAIS, par J. HÉMARD




1. — Anatole Grosbidon, pour souhaiter la fête à sa femme, fait acquisition d'une petite plante.

2. — En passant devant une annonce, il lui vient l'idée d'embellir un peu sa plante.

3. — Il prend pour quelques sous de l'engrais merveilleux et...



4. — ... s'apprête à rentrer chez lui. Cependant, au bout d'un instant, il trouve...

5. — ... qu'il fait bien chaud. « Comme ce pot est lourd! » pense-t-il.

6. — « Ai-je la berlue, par hasard ?... ou dors-je? Il me semble que ça pousse déjà! »

7. — « Mais oui, je ne me trompe pas. Impossible de continuer à porter ce pot. »




8. — « Trois fois horreur! Comment vais-je l'emmener chez moi? »

9. — « A moi, au secours!... Je ne peux cependant donner un arbre à ma femme...

10. — « C'est égal, je ne pensais pas, en achetant une petite plante de dix centimètres, être obligé, une demi-heure après, d'aller chercher l'émondeur. »

## RÉFLEXION JUDICIEUSE

Dupont a donné rendez-vous à son ami Dubois sur la place de la République. Mais, à l'heure indiquée, il tarde bien à paraître.

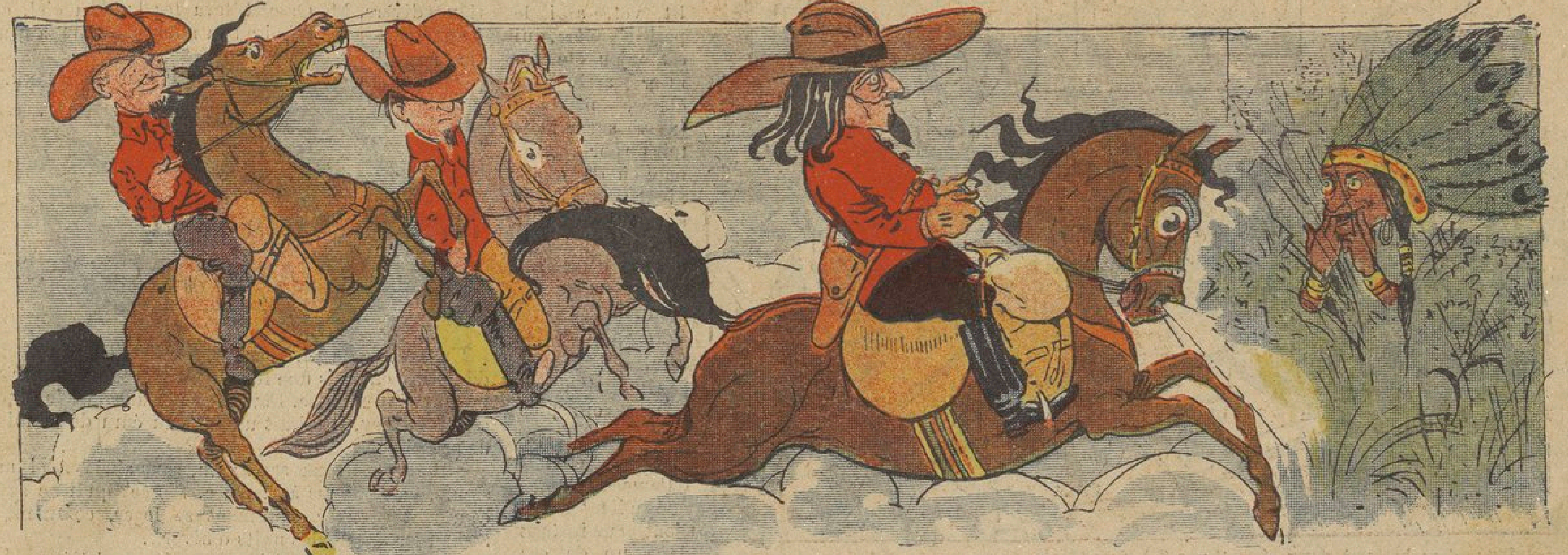
Dubois qui est exact, lui, fait les cent pas en regardant toutes les minutes, mais inutilement, sa montre.

A la fin, impatienté et bousculé par la foule des passants affairés, il exhale sa mauvaise humeur :

— C'est épatant! Nous avions seuls tous deux rendez-vous ici... J'y vois venir tout le monde, excepté lui.



# 5. — Thomas PICOOK, détective, par Harry NARTH (Suite.)



42. — Thomas Picoock et ses deux fidèles lieutenants chevauchent dans les plaines du Far-West. Le célèbre détective a pris pour la circonstance le costume et les traits du brave colonel Cody, plus universellement connu sous le nom de Buffalo Bill. De cette façon, il espère trouver plus facilement ce qu'il cherche.

43. — Un coup de sifflet retentit! Les trois cavaliers ont juste le temps d'apercevoir le casque à plumes d'un Indien de la tribu des Tatous-Renifleurs.




44. — Trois lazzos, lancés d'une main sûre, ont décrit dans l'air leur courbe savante et sont venus choisir chacun leur victime. Désarçonnés, les détectives tombent sur le sol, dans l'herbe haute.

45. — Une bande d'Indiens se précipite sur eux. On les amène devant Œil-de-Gruyère, le redoutable chef des Tatous-Renifleurs, qui les foudroie du regard.



46. — Œil-de-Gruyère, dans sa sagesse, a décidé que ses trois frères, les Visages-Pâles, seraient torturés d'après les procédés les plus modernes. Ligotés, enfermés dans une case étroite, les trois policiers attendent l'heure du supplice. Afin de leur donner des forces pour subir la torture, une squaw, la Colombe-Enragée, leur apporte un salmis de fourmis rouges.

47. — Le grand Conseil est réuni. Le chef prend la parole tout en fumant le calumet : « Cette fois, nous le tenons, dit-il, il ne sortira pas vivant de nos mains pour peu que vous continuiez à me seconder. — Hurrah pour Will-Pudding? » s'écrient en chœur le Mexicain et la Sombre-Brute.




48. — Car ce sont eux. Thomas Picoock est tombé dans les griffes de son mortel ennemi. Le voici attaché au poteau de la torture. Malgré son sang-froid, il n'en mène pas large. Il a néanmoins confiance en son étoile.

49. — Ses compagnons, eux aussi, sont attachés à leur poteau. Pour les mettre en appétit, la Colombe-Enragée leur fait subir l'épreuve de la fourchette. Que va-t-il advenir des trois malheureux policiers?

(*A suivre.*)

## CHACUN SELON SON POINT DE VUE, par MORISS

— Papa, dans brosse à dents, faut-il une S à dent?
Le Père, à droite. — Evidemment, voyons...
L'Oncle, à gauche. — Ah! non, alors... il n'en faut pas...

## *TRISTESSE DES TEMPS*

M. Paul Osselet était un grand individu, sec comme son nom, long comme une asperge, — d'un mètre quatre-vingts — et chauve comme une pomme d'escalier.

Pour comble de mauvaise fortune, il était bachelier ès lettres, et conséquemment précepteur du jeune Maximilien Mouille-Farine, un affreux galopin qui lui donnait beaucoup de fil à retordre.

Quoique très doctoral dans ses allures et sentencieux dans ses paroles, M. Osselet était un novateur dans l'art si difficile de la pédagogie. Réduisant l'étude des livres au minimun possible, il proclamait la supériorité pratique de l'enseignement par les leçons de choses.

Aussi, emmenait-il chaque jour son jeune élève faire un tour en ville; et, au hasard de ce qui leur tombait sous les yeux, il parlait en de longs discours sur l'histoire, la philosophie, la mécanique la géographie même.

Les sujets de morale avaient surtout l'avantage de captiver l'éminent pédagogue qui, grand admirateur de la nature, où il trouvait à la fois logique et justice, ne manquait pas une occasion de démontrer au jouvenceau combien dans la vie, ainsi que dans les drames bien écrits, le vice se trouve toujours puni et la vertu récompensée.

Ce qui ne laissait pas que d'étonner Max, malgré son jeune âge. De plus, il se demandait pourquoi on bombardait alors des vice-amiraux, présidents, rois?...

Par la vertu de l'étymologie, l'imperturbable M. Osselet lui expliquait la différence fondamentale qui *gît* entre un vice rédhibitoire, par exemple, un vice-consul et un tourne-vis.

Pendant ce temps, Max, distrait, marchait à droite et à gauche.

— Prenez garde, mon ami, bientôt vous n'allez plus voir où vous mettez les pieds! Et vous pourriez devenir comme ce pauvre malheureux qui, sous cette porte cochère là-bas, est obligé de tendre la main.

— ...?

— C'est parce qu'étant jeune il marchait comme vous à l'aveuglette, qu'un tramway est arrivé et lui a coupé les deux jambrs. Toute faute entraine son châtiment.

— Mais pas du tout, m'sieur; je le connais; c'est en voulant sauver quelqu'un à l'incendie de l'usine Godillot qu'il a eu les jambes broyées par la chute d'un pan de mur.

— Max, vous avez le très vilain défaut d'être *raisonneur !* Voyez plutôt ce monsieur qui passe dans cette superbe voiture. Il est décoré de la *croix des braves !*... Qu'est-ce que cela vous dit?

— ... Que c'est un monsieur qui doit avoir de très belles relations?

— !!!

— Qu'il a demandé à l'avoir?

— Décidément, Max, vous faites exprès de vous rendre agaçant, et je vais me plaindre à vos parents. Pouvez-vous me dire au moins pourquoi ce monsieur est riche?

— Je ne sais pas, moi!... Parce que son père est né avant lui?

— Petit misérable! Apprenez que c'est parce que, depuis tout jeune, il avait l'habitude de se lever de bonne heure!

— ...?

— Est-ce que l'autre matin, pendant que vous paressiez encore au lit, votre ami, le petit Exupère, qui est toujours le premier arrivé en classe, n'a pas trouvé sur le trottoir un porte-monnaie où il y avait vingt francs? S'il s'était levé tard, aurait-il passé à temps pour ramasser ce porte-monnaie?

— Non, mais celui qui l'avait perdu avait dû se lever encore plus tôt?

M. Osselet était tellement estomaqué qu'il fut obligé d'entrer un instant dans un de ces édicules publics dont la tôle ornée de trous a valu au gouvernement le reproche si injuste de s'être ménagé là des meurtrières pour mitrailler le peuple.

Quand il en sortit, il retrouva Max en contemplation à la vitrine d'un magasin de tempérance, devant deux rutilants chromos intitulées: *Avant! Après!* et représentant les ravages de l'alcool sur les traits du même homme.

— Vous remarquez? observa M. Osselet: *Avant!...* quelle figure fraiche, jeune, avenante... *Après!* quelle mine terreuse, ridée, bestiale!...

— Oui, en effet, convint l'élève; c'est effrayant!... jusqu'à la couleur de sa cravate qui est fanée!

Outré, désespéré d'un pareil scepticisme, à une époque où cependant la pharmacie nous inonde de tant d'antiseptiques divers, M. Osselet leva les bras au ciel, en se demandant avec effroi où va nous conduire la génération nouvelle!

HENRI BACHMANN.

## LES DÉBUTS D'UN AVOCAT CÉLÈBRE

Un maître du barreau, que les élections du Conseil de l'ordre ont mis une fois de plus en lumière, plaidait pour un incendiaire. Pour arracher une décision indulgente au jury, il faisait un tableau ému de la misère de son client.

— Le voyez-vous, sans pain, sans abri? Ah! messieurs, mettez-vous à sa place. Songez qu'il ne savait comment manger, comment se loger, comment se réchauffer durant les nuits d'hiver...

— Pardon, fit le président, mais ce n'était pas une raison pour brûler tout un village!

L'avocat s'arrêta court en rougissant: il avait mêlé deux plaidoiries distinctes! Puis il reprit sur-le-champ son aplomb.

— Excusez-moi, dit-il au jury. Je me suis trompé de dossier, et ayez la complaisance de retenir ce que je vous ai dit pour un voleur de bois que j'aurai l'honneur de défendre devant vous tout à l'heure.

---

— Dites-moi, mon enfant, que firent les Hébreux quand ils sortirent de la mer Rouge?

— Ils se séchèrent, madame.

## DÉMONSTRATION, par NAY

LE PATRON. — Croyez-vous que pour monter un poids pareil votre corde est assez solide?

— !!!



## ENTENTE CORDIALE, par H. DIG

1. — Azor, Raton et Jacquot sont des animaux qui vivent en parfaite intelligence et qui seraient les plus heureux de la terre s'ils n'avaient à supporter...

2. — ... les tracasseries de Jean et de Pauline, deux enfants terribles, qui ne pensent qu'à faire des misères à ces pauvres bêtes. Mais nos trois compagnons d'infortune se sont juré de se venger.

3. — Un jour qu'Azor était à l'attache, Jean en profita lâchement pour lui jeter des pierres. Pauline, que ce petit jeu amusait beaucoup, tenait les munitions...

4. — Le lendemain, Azor, apercevant ses persécuteurs en train de s'amuser, se mit à danser de joie, car il venait de trouver le moyen de punir Jean de sa cruauté!

5. — Il courut chercher une des pierres qu'il avait reçues la veille, puis, montant sur la terrasse, ouvrit la gueule et laissa tomber le caillou..

6. — Quand Raton savait les petits polissons à la maison, il ne dormait que d'un œil. Jean dit à sa sœur: « Nous allons prendre chacun un coin du tapis et... »

7. —... d'un coup sec... Mais Raton, au moment même, saute à terre, ce qui fait tomber à la renverse les petits méchants.

8. — Jean et Pauline sont gourmands et menteurs. Un jour, devant la table garnie, ils complotent: « Nous ferons croire à papa que c'est Azor qui a mangé la brioche... »

9. —... « Et Raton la crème. » Mais ils ne comptaient pas sur l'œil vigilant de Jacquot qui, lui aussi, voulait se venger.

10. — Leur coup fait, tous les deux courent trouver leur papa et content le vol commis par Azor et Raton.

11. — Le père, furieux, s'apprête à corriger les deux bêtes, quand Jacquot s'écrie: « C'est Jean et Pauline... »

12. « — ... C'est Jean et Pauline... » Ce pendant que le père mène au cachot les deux vilains enfants, les trois pauvres bêtes s'en donnent à cœur joie.

# En Marche

par Tybalt



1. — T'as pas de ata dans ta gamelle, c'est vrai... mais tu vas bouffer des kilomètres... gros gourmand !




2. — C'est pas étonnant que j'puis pas t'suivre avec des pieds comme t'en as ! A chaque pas, tu gagnes au moins un pied sur moi.




3. — Comprenez, quand j'ai su qu'on allait passer si près de la frontière, j'ai eu le trac qu'la guerre éclatât sans déclaration... paraît qu'c'est maintenant l'habitude.



4. — Alors, jeune homme, si vous êtes fatigué pour si peu, qu'auriez-vous dit au temps où l'on ne gagnait les batailles qu'avec des pieds.



5. — C'est très bien, mon ami, d'être frais et dispos apr[...]ne marche pareille...

— On est solide, mon général, et pis... j'ai fait toute la [...]ate en voiture.



6. — J'prendrai ton quart de vin pour moi ; comme je te vois si vanné, j'aurais peur que l'picton t'reste sur le cœur.



7. — Dites donc, caporal, c'est-y nous qu'on doit relever les sentinelles ?



8. — .. C'est pas tant encore l'entorse, monsieur l'major, c'est surtout mes oignons qui me font pleurer...



9. — La marche ? ? pisque vous voulez l'savoir, gros malins, eh ben ! moi... j'ai pas marché !






1. — Ne sachant comment passer le temps, Laricot songe à se fabriquer un ballon, afin de faire une ascension.




2. — Ce grand panier vide fera bien mon affaire.
Et il le regarde avec convoitise.



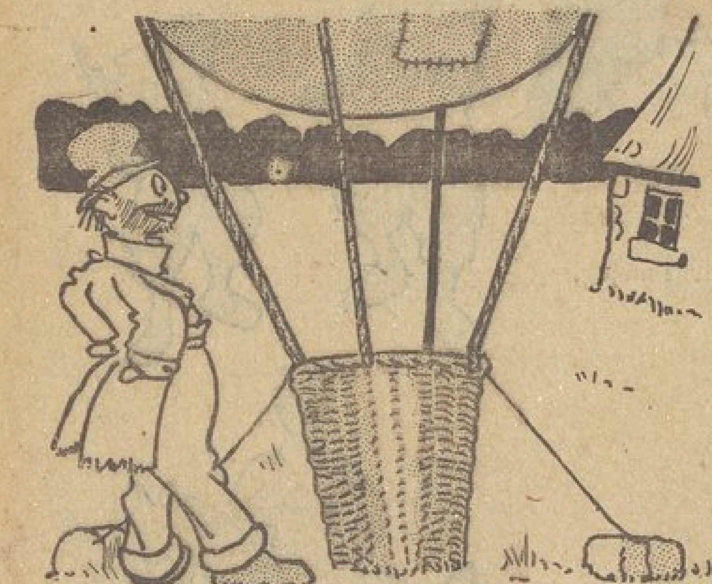
3. — Il s'en empare et s'enfuit...



4. — Chez lui, il se fait une enveloppe de ballon avec un vieux jupon de soie, laissant Moutardot ébahi.



5. — Mais Laricot n'aime pas les curieux et congédie le gosse, qui promet de se venger...



6. — Bientôt le ballon gonflé est prêt à s'élever. Laricot, remarquant que le vent est défavorable, remet le départ au lendemain...



7. — Le soir même, Moutardot s'approche avec scélératesse du ballon et se livre à une mystérieuse besogne.



8. — Le lendemain matin, le temps étant propice, Laricot fait ses préparatifs et, tout joyeux, grimpe dans la nacelle et...



9. —... coupe les cordages qui retiennent l'aérostat. Le ballon oscille un peu et...




10. —... s'élève, à la grande stupéfaction de Laricot qui reste assis sur le fond du panier.

Bébé. — Petite mère chérie, encore *un* petit tarte s'il te plaît,
La Petite Mère chérie. — Un petit tarte, connais pas. Voyons, Bébé, la tarte est au féminin.
Bébé, *hurlant*. — Non euh! Non! pas de tarte au féminin, euh! euh! je la veux aux cerises!

***

Bébé est grognon et désespère sa maman.
La Maman. — Voyons, mon chéri, pourquoi es-tu si vilain? qu'est-ce que tu as? Allons, remets-toi dans ton assiette.
Bébé, *épouvanté*. — Mais non, je ne veux pas être mis dans un plat moi!



# Les Aventures de Joë Kirby

## PREMIÈRE PARTIE

### Comment je devins détective.

II (*Suite.*)

— Oh! — fit-elle d'un ton radouci, — voilà une coïncidence qui nous rapproche. Mais, mon jeune monsieur, ma maison n'est pas ouverte à tous. C'est un établissement privé de haute respectabilité; je n'y reçois que des gens recommandés. Il me serait désagréable cependant de vous refuser ma porte. N'avez-vous pas quelqu'un dans Boston qui puisse répondre de vous?

— J'ai les directeurs de la Banque Mac-Querry et Quirk, dont l'un, l'honorable Mac-Querry, est l'ami de mon père.

— Oh! oh! Décidément vous jouez de malheur. Mac-Querry! Mais il fait de très mauvaises affaires, On dit qu'il va faire faillite.

— C'est impossible! — m'écriai-je bouleversé. Cette maison est une des plus solides du Massachusetts; mon père y a des capitaux depuis au moins vingt ans.

— Ah! votre père y a placé ses capitaux! Une somme considérable peut-être?

— Environ cent mille dollars!

— Eh bien, mon jeune gentleman, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de dire à votre père de courir les retirer. Mais entrez, entrez... J'ai toujours une chambre pour un jeune homme dont le père a pu mettre cent mille dollars en banque.

Les paroles de la vieille dame me bouleversaient, et c'est la mort dans l'âme que je la suivis dans une salle au milieu de laquelle se trouvait une grande table longue, encore recouverte d'une nappe blanche et de quelques débris de victuailles. Je n'avais rien pris depuis le petit déjeuner du matin; mais la fatale nouvelle que me donnait la vieille dame m'enlevait l'appétit.

Deux malheurs dans la même journée, c'était trop pour mon estomac. Ce dernier coup achevait ce qu'avait commencé la catastrophe de mon père et m'était, j'ai honte de l'avouer, tout aussi douloureux; car, si cette femme disait vrai, c'était la ruine.

— Oui, — ajouta-t-elle, quand je me fus laissé tomber sur une chaise, plutôt que je ne m'y assis, et et comme si elle eut voulu tourner méchamment le couteau dans la plaie qu'elle venait de faire, — oui, il faut que votre père se dépêche, s'il en est temps encore, d'aller retirer ses dollars.

— Mais d'où tenez-vous cela? — demandai-je.

— D'où je le tiens? Que vous importe? Je le tiens, voilà tout.

Elle m'offrit à souper. Je me contentai de grignoter un biscuit; puis elle me conduisit dans ma chambre où, harassé de fatigue et d'émotions, je ne tardai pas à m'endormir.

J'eus des rêves affreux, d'horribles cauchemars. Il me semblait que j'étais entraîné par des mains de spectres au fond d'un précipice. Des spectres me poursuivaient et tout à coup je roulais dans l'abime où je tombais sur le corps d'un enfant mort, celui de la macabre valise. Je me réveillai en sursaut et, tout à coup, j'entendis à côté de moi, comme s'ils partaient de la chambre même, près de mon lit, des éclats de rire qui me semblèrent diaboliques.

III

LUEURS DANS L'OMBRE

D'un bond je me dressai, prêtant l'oreille.

Quelqu'un était-il donc entré dans ma chambre? J'avais cependant fermé ma porte à clef; mais peut-être y avait-il une de ces fausses portes dissimulées dans la muraille et que je n'avais pu apercevoir.

— Qui est là? qui est là? — demandai-je.

Les éclats de rire cessèrent aussitôt, puis j'entendis un chuchotement.

— Suis-je tombé dans une maison de voleurs? — me dis-je, — et veut-on profiter de mon sommeil pour me dépouiller? Mais pourquoi ces éclats de rire?

J'avais entendu dire que dans toutes les grandes villes des Etats-Unis d'Amérique, certaines maisons d'aspect respectable, ayant toutes les apparences d'honnêtes maisons bourgeoises, servaient de lieux de rendez-vous à des troupes de forbans, de pickpockets, d'oiseaux de geôle, d'anciens forçats ayant terminé leur temps de rélégation aux colonies, qu'ils y tenaient leurs assises et y complotaient leurs criminelles opérations, comme leurs pareils du vieux continent se réunissaient dans les cabarets des faubourgs ou sous les arches des ponts; mais ceux-ci sont les bas-fonds de l'armée du crime, types à première vue reconnaissables, même à l'œil le moins exercé.

Dans nos villes, au contraire, tout se couvre d'un vernis de respectabilité.

Les plus audacieux *pickpockets* sont des gens de tenue correcte, d'une politesse et d'une amabilité exquises, dont le naïf fait volontiers ses amis. Nous en inondons la France et l'Angleterre; ils opèrent aux jours de fêtes et sur les champs de course, et c'est rare qu'ils se fassent prendre tant est grande leur habileté. Ce sont eux qui ont inventé une série de vols aussi simples que bien connus, mais auxquels le badaud se laisse toujours prendre et qu'on a désignés sous le nom générique de vols à l'américaine.

Bien entendu, toutes ces réflexions je ne les fis pas sur-le-champ; mais sous l'impression que quelqu'un était dans ma chambre, je tâtai fébrilement sur ma table de nuit et fis briller une allumette.

Je regardai autour de moi. Personne.

Je sautai à bas du lit, allumai une bougie et j'explorai la chambre, tâtant les murs. Nulle porte dérobée et la mienne était bien close.

Je pensais avoir été le jouet d'une illusion, je soufflai la bougie et me remis sous mes couvertures.

J'étais à peine allongé que j'entendis un nouveau chuchotement, puis les voix s'élevèrent peu à peu et je pus percevoir assez distinctement des mots et même des membres de phrases.

Deux personnes, un homme et une femme, étaient dans la chambre voisine qu'une simple cloison de planches séparait de la mienne, ainsi que je m'en rendis compte le lendemain.

Assurément, cette conversation d'un couple qui m'était inconnu ne m'aurait nullement intéressé et je me serais hâté de reprendre mon sommeil interrompu, si quelques paroles n'avaient attiré mon attention, paroles étranges et de nature à faire dresser l'oreille de toute personne moins intéressée que moi.

D'abord, j'avais saisi ces mots :

— La damnée vieille tante Flourish ne nous avait pas prévenus que quelqu'un était couché à côté.

— Elle a eu tort, — dit une voix de femme.

— Pas si haut donc, Dolly, vous allez encore réveiller le voisin.

Puis ce furent des chuchotements presque imperceptibles, jusqu'à une exclamation de la femme qui demanda :

— Où s'est-elle donc procuré le corps?

— C'est bien simple. Par Ruth Claw. Elle a dit à Ruth Claw : « Apportez-moi un cadavre d'enfant pas trop grand, six mois au plus, qu'on puisse le porter aisément sans attirer l'attention; je vous le paierai un bon prix. Mais il me le faut ce soir au plus tard. »

— Si elle avait été pincée?

— Ma chère, on ne gagne pas mille dollars sans s'exposer à des risques. Si elle voulait me donner mille dollars et même cinq cents par mioche que je lui procurerais, ma fortune serait bientôt faite et je ne serais pas obligé, pour gagner ma pitance, de distribuer des *tracts* (petits livres pieux) à la porte des temples. En voilà encore un métier!

— Bon! du moment qu'il nous fait vivre.

— Vivre! Vous appelez ça vivre, Dolly? Dites végéter. Est-ce que nous ne végétons pas tous les deux, sans certitude du lendemain?

— Pourquoi vous mettez-vous toujours martel en tête? Imitez-moi. Voyez, je suis gaie.

— Oui, vous êtes toujours gaie après le whisky. Vous avez réveillé le client d'à côté par vos éclats de rire. Ça, c'est méchant de rire d'une chose macabre.

— Je pense à la farce, à la bonne farce. Qu'est-ce que vous voulez? Que je pleure? Je pense à la tête de cet homme, qui, au lieu d'un jambon de Chicago, trouve un petit enfant. C'est macabre, c'est possible. Mais l'idée n'en est pas moins drôle, et je ne peux pas m'empêcher d'en rire.

— Ne recommencez pas, Dolly. Et puis, vous avez assez bavardé. N'oubliez pas que demain est le jour du Seigneur et que nous devons être chacun à nos postes respectifs.

— Alors *good night, Georgy*.

— *Good night*.

Mais malgré cet appel au sommeil, la femme reprit :

— Je pense à la chance de Ruth Claw. Mille dollars! Bonté divine! Si mille dollars me tombaient comme ça du ciel!

— Vous appelez cela tomber du ciel? Dites de l'enfer, Dolly, — riposta l'homme.

— D'où que ça vienne, c'est toujours bon à prendre, — répondit la femme.

— C'est le whisky qui vous fait parler ainsi, j'aime à le croire. Vous ne diriez pas ces choses. Dolly, si vous n'aviez pas bu tant de whisky; si vous continuez, vous finirez vos jours à Foxboro où l'on enferme les alcooliques.

— J'ai le temps d'ici à ce que je devienne vieille.

— Allons, bonne nuit. Dormez.

Mais l'intarissable bavarde ne voulait pas dormir encore; elle reprit, suivant son idée :

— Il faut que cette femme ait eu un grand intérêt à se procurer ce cadavre d'enfant. Elle avait d'autres motifs que de faire une funèbre plaisanterie. On ne paye pas mille dollars une plaisanterie. même si l'on possède la fortune des marchands de cochons de Chicago. Qu'est-ce que vous en pensez Georgy?

— Je n'en pense rien.

— Alors, vous êtes un imbécile.

— Je vous répète de me laisser dormir.

— Ronflez à votre aise, je n'ouvre plus la bouche.

Je n'entendis plus rien, en effet, bien que je fusse longtemps avant de fermer l'œil.

La buveuse de whisky tenait parole.

Quel était ce singulier couple qui distribuait de petits traités pieux à la porte des églises?

Mais quel qu'il fût, il apportait de singulières lueurs dans le mystère où je me débattais.

Je ne pouvais m'y tromper, le hasard me mettait sur une piste et je bénissais ce hasard comme je bénissais l'automédon qui, spontanément et sans que je le lui demande, m'avait conduit dans cette *respectable* pension de famille.

Oui, j'étais sur la voie. Le mystère, ou tout au moins une partie du mystère, s'expliquait; car il ne pouvait être question que de l'enfant trouvé dans la valise de mon père.

Mais pourquoi? Comment? Dans quelles circonstances? Une farce macabre? Ce n'était pas possible. Comme le disait avec raison la buveuse de whisky, un homme, quelque riche qu'il soit, ne paye pas mille dollars le plaisir de se livrer à une farce!

Et quelle était cette femme, car c'est d'une femme dont il s'agissait? Et cette Ruth Claw? Autant de points d'interrogation qui me tinrent éveillé jusqu'à l'aube.

La nuit qui entourait ce drame s'épaississait, mais il me restait cette consolation suprême, consolation dont les rayons bienfaisants atténuaient les froides morsures du désastre, c'est la certitude que mon père était victime de manœuvres scélérates; que cet honnête homme avait été un instant la proie de coquins.

Il me fallait maintenant savoir comment lui, si prudent, si plein d'expérience, avait pu tomber dans un piège.

Je résolus de guetter ce couple, de l'interroger adroitement. Mais ne se méfierait-il pas de moi, soupçonnant que j'avais pu entendre des fragments de cette étrange conversation?

Elle témoignait de gens sans scrupules, de déclassés vivant dans un milieu interlope, couvrant quelque métier répréhensible sous le manteau d'une profession avouable qui leur donnait accès dans les pieuses familles.

D'un autre côté, leurs expressions, leur accent indiquaient qu'ils appartenaient tous deux à une certaine classe au-dessus du bas peuple.

Le ton fait la chanson, dit un proverbe, et l'on reconnaît un oiseau à sa voix.

De même qu'à Londres un seul mot entendu suffit pour distinguer l'habitant de Whitechapel de celui de Pall mall, et à Paris l'indigène de Belleville du locataire du Parc-Monceau, de même aux Etats Unis on distingue à l'accent le gentleman du *cockney*.

Ce couple de distributeurs de *tracts* n'appartenait assurément pas à cette dernière catégorie, et j'en étais d'autant plus intrigué.

En tout cas, il me fallait à tout prix entrer en relation. Mais comment? Comment aborder ce sujet délicat?

Ne m'enverraient-ils pas aussitôt m'occuper de mes affaires! ces affaires qui pourtant étaient les miennes, ce que je ne pouvais leur avouer sans qu'ils missent aussitôt un cadenas à leur bouche.

J'étais résolu, en cas d'insuccès, à les signaler à la police qui les ferait suivre. Il est dans l'État de New-York, comme dans tous les autres, des agences dont les limiers sont rompus à toutes les fourberies, les ficelles, les trucs des professionnels du crime.

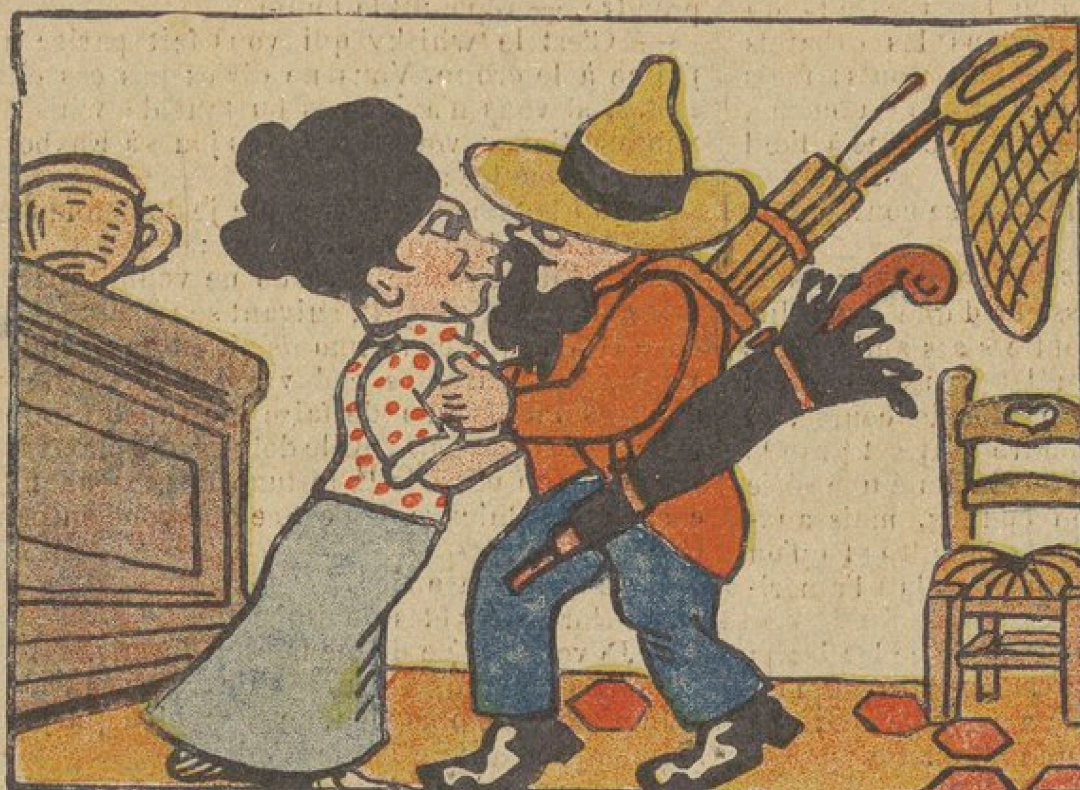
L'une d'elles, dont je ne citerai pas le nom, de crainte d'être soupçonné de lui faire de la réclame, est célèbre dans le monde entier.

(*A suivre.*)

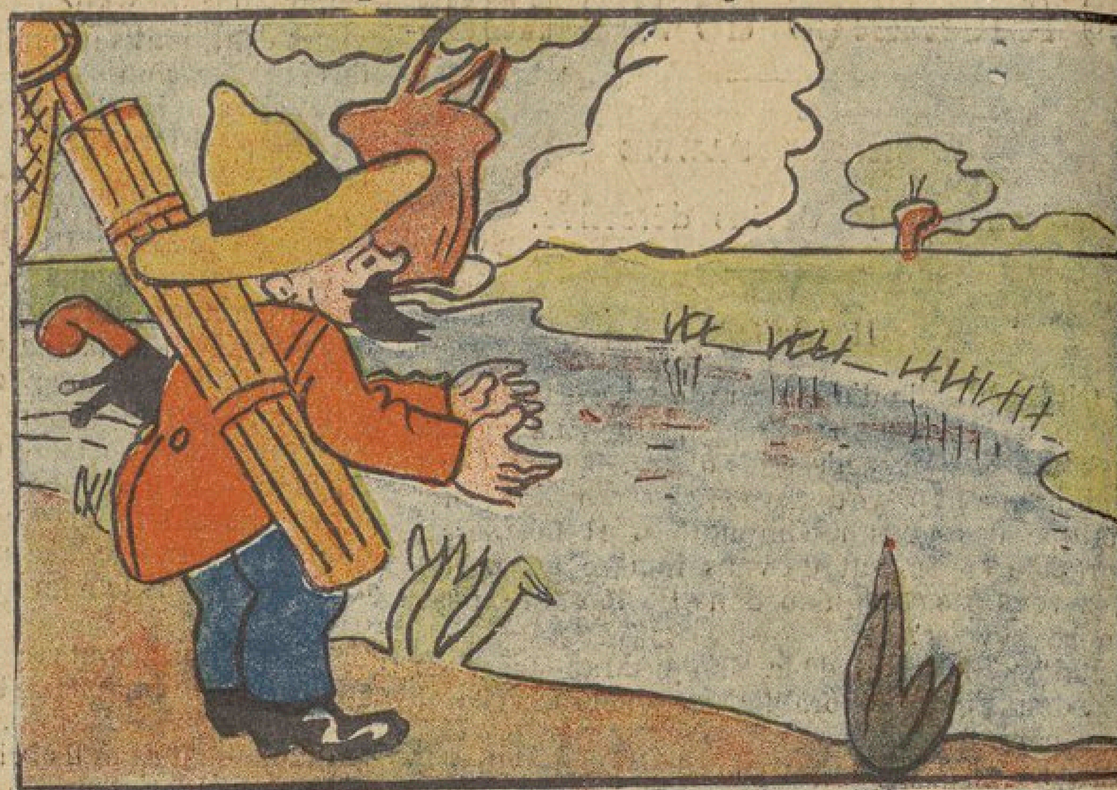
JOË KIRBY.

(Traduction d'HECTOR FRANCE.)

# LA PREMIÈRE PÊCHE DE MARIUS, par DEPAQUIT



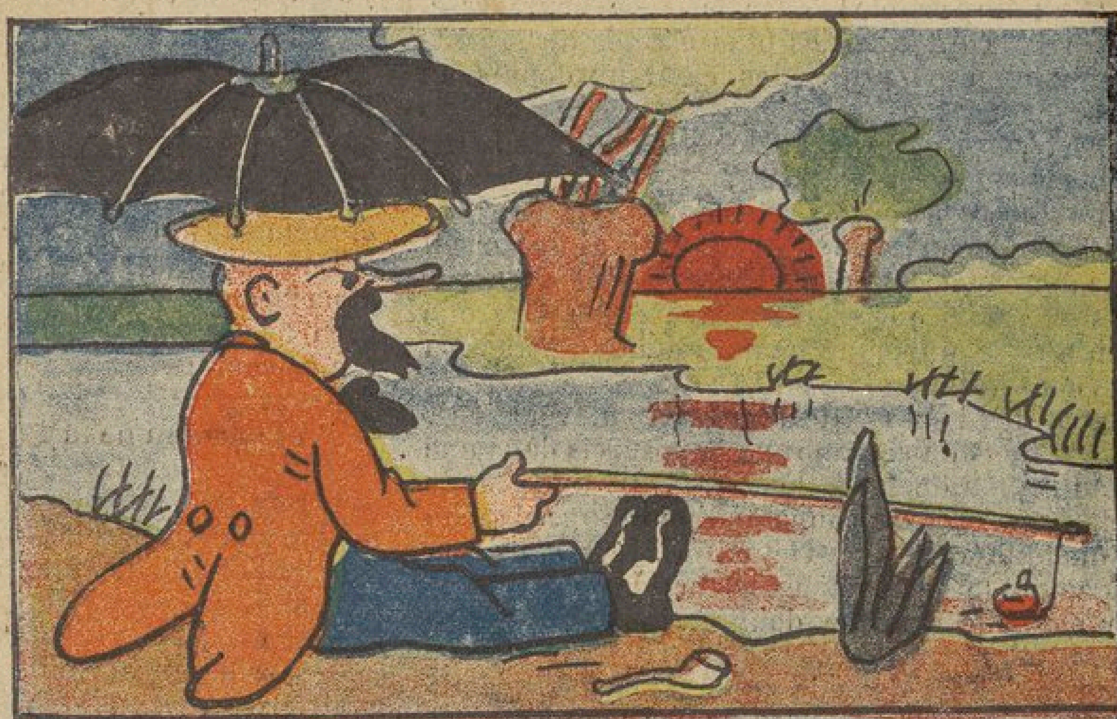
1. — « Poupoule, compte sur moi pour te rapporter la friture... »



2. — « ... Je n'ai jamais pêché de ma vie, mais ici...



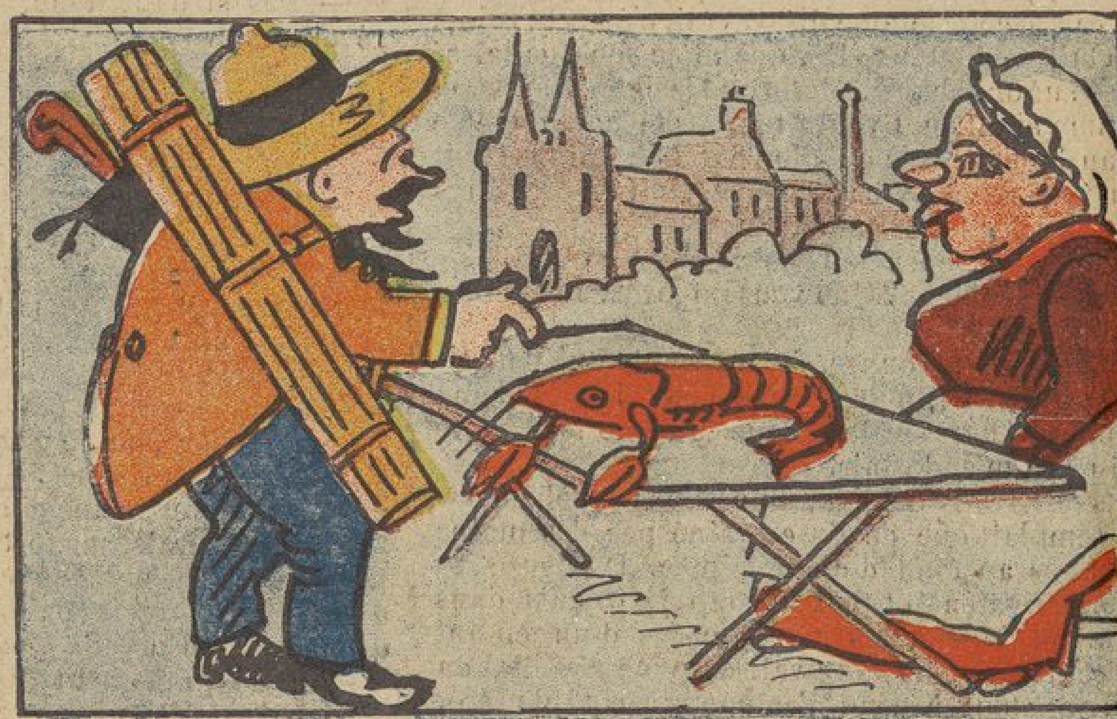
3. — ... je croyais que le poisson était moins rare... »



4. — « ... Même pas un goujon depuis ce matin!... »



5. — « ... Que dira ma femme?... Bredouille... moi, Marius... »



6. — « Combien ce homard? »



7. — « Ce qu'elle va être épatée!... »



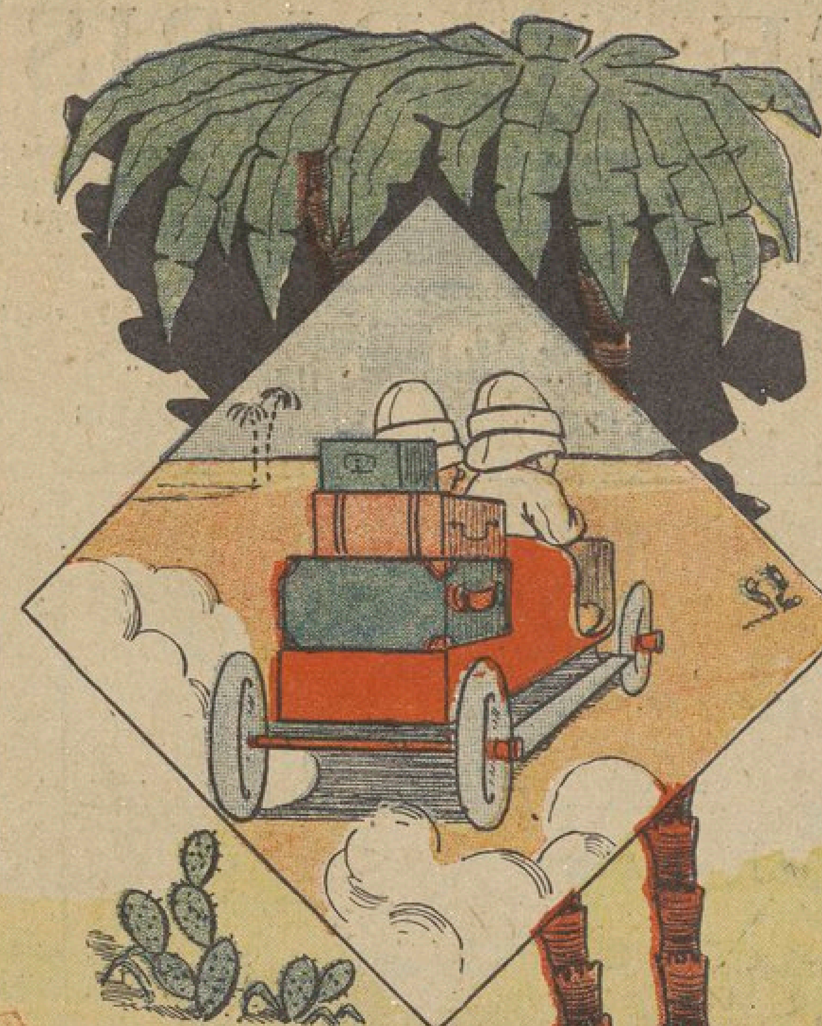
8. — « Mais, malheureux! on ne pêche pas de homard, dans la Garonne, et encore moins le homard cuit! Pourquoi pas en boîte? — Ma chère, notre soleil du Midi est si ardent qu'aussitôt retiré de l'eau, il s'est mis à cuire instantanément!!! »



# UNE SÉANCE INTERROMPUE, par FORTON



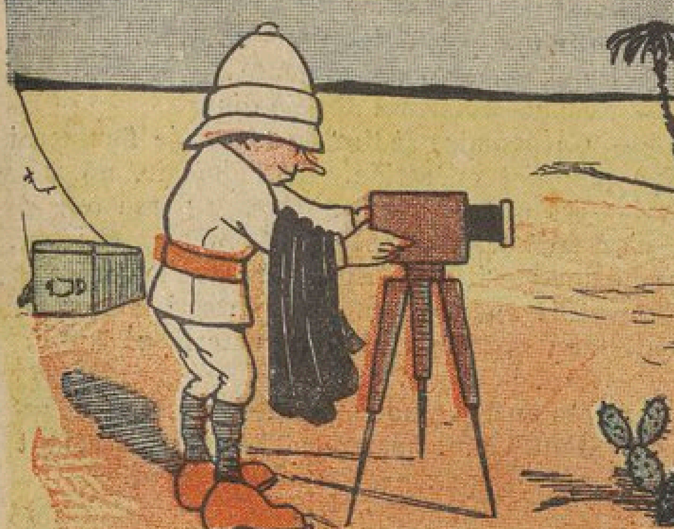
1. — Brick et Brack, touristes enragés, avaient acheté une automobile et décidé de parcourir l'Afrique.



2. — Ils partirent donc un beau matin et s'élancèrent vers l'inconnu.

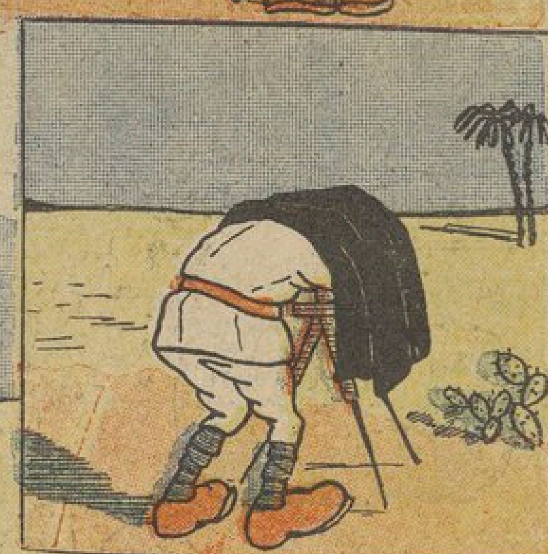


3. — Après un long voyage, les deux explorateurs plantèrent leur tente en plein désert et débouclèrent leurs bagages.



4. — Brick, ayant sorti d'une malle un appareil photographique, résolut de se faire portraiturer par...

5. — ... son ami Brack. Il s'éloigna donc de quelques mètres et prit une pose qu'il croyait crâne.

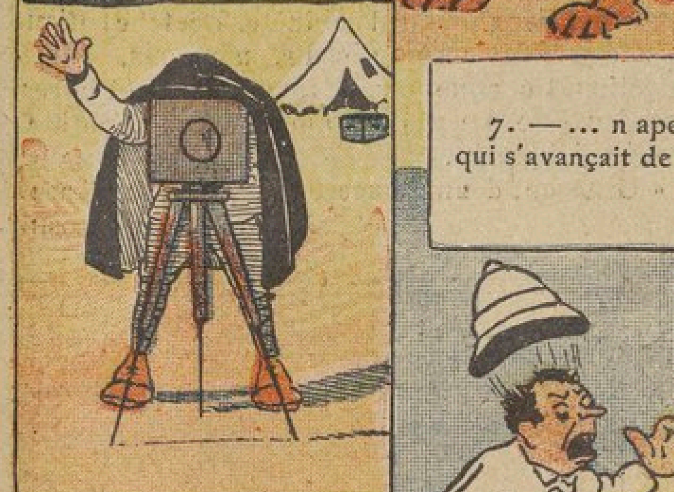


6. — De son côté, Brack, très occupé à mettre son appareil au point...



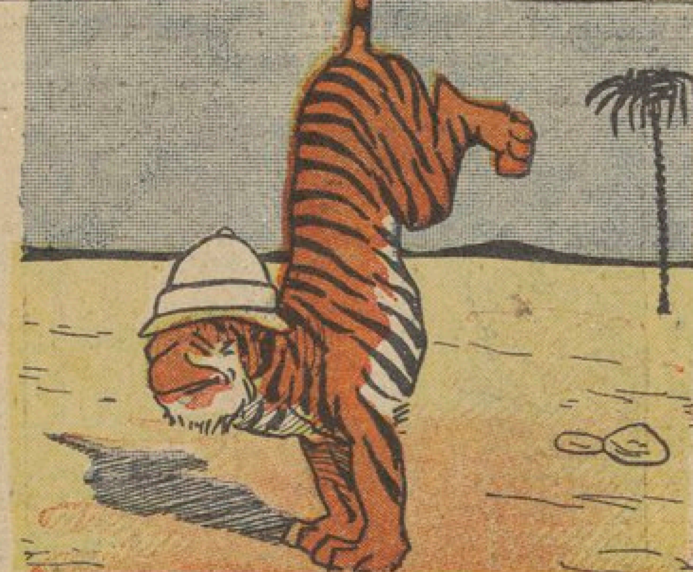
7. — ... n aperçut point un énorme tigre qui s'avançait de leur côté.

8. — Brick, qui se tenait toujours immobile, entendant du bruit derrière lui, se retourna et s'enfuit à toutes jambes. Le tigre profita de l'occasion pour jouer une farce...

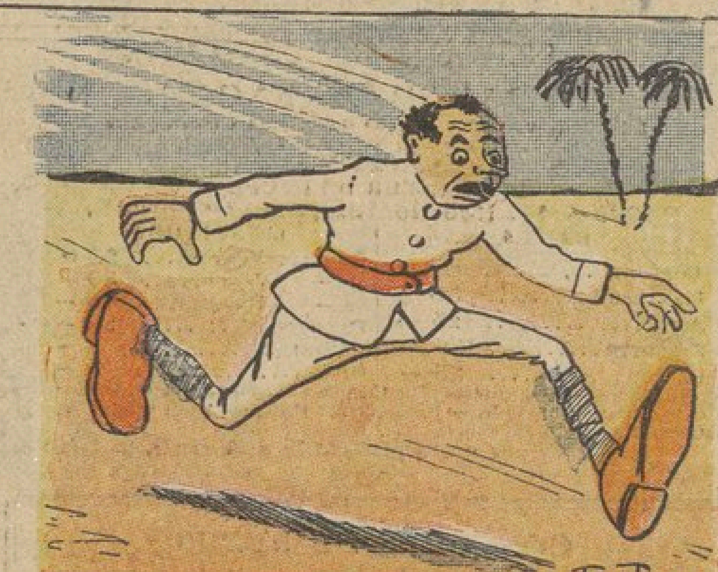


9. — ... au photographe qui venait de dire : « Ne bougeons plus! »

10. — Mais, comme il sortait la tête de dessous son voile, Brack fit un bond de frayeur et ses cheveux se dressèrent...



11. — ... à la vue de l'animal qui, avec un large sourire, posait devant l'appareil, à la place de son compagnon.




12. — Brack n'en demanda pas davantage et imitant son ami Brick... il court encore.

## CONCOURS DE RÉBUS

# UN VOYAGE A PARIS

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une partie des éléments d'une histoire amusante racontée en rébus.

Elle est simple et à la portée de tous.

A nos œdipes de la trouver.

Cette petite aventure sera complète en *six* séries, et nous prions donc nos lecteurs de ne nous faire parvenir *aucune réponse avant l'apparition du SIXIÈME RÉBUS*.

Ces solutions doivent nous être envoyées ensemble et non séparément après apparition du sixième rébus.

Prière de joindre à l'envoi les six coupons découpés respectivement dans chaque numéro.

Adresser les réponses à

**M. G. TROUVÉ**
Journal "AMERICAN ILLUSTRÉ"
10, rue de l'Université. PARIS




# La Quiouvette

Perché haut sur sa chaise, en face d'un verre de soda, son éternelle pipe de bruyère vissée au bec, le chapeau en arrière et la main caressant ses moustaches couleur de chanvre, Salmuph fait signe qu'il va parler.

— Honorèbles gentlemen, commence-t-il, si cette soir je fioume mon pipe dans cette bar *of little red pig*, ce était une chaôse tout à fait remerquèble, yes, que je devais à mon confortèble constituchone ; car — inioutile regarder moâ comme le pyramide de Chéops — John William Peters Salmuph il est, depuis un long temps, yes, il est... comment vous appelle une petite pigeon plus rien dans le intérieur, pour cuire?...

— Un pigeon vidé?

— Pigeon vidé, yes, moâ même chaôse. Jè étais une gentleman vidé, tout complètement! Mon histoire, comme il raconte master forgeron, il est bref. Voilà : il y a cinq années passées trois mois, je promenais soi-même, pour le plaisir, dans Rivoli street. Tout è coup, aoh! jè sentais une picotement dans le intérieur!

« Je vôlais savoir quoi.

Toute suite jè allais dans le cabinète du célèbre docteur Doyenne.

« — Gentleman, il dit le docteur, pour regarder dans le abdomen, coûte vingt livres sterling!

« — Yes, regardez! »

« Docteur il fait coucher moâ sur une grande lit et fait sentir une petite flaconne de... de...

— De chloroforme, sans doute?

— Yes, chloroforme! Moâ jè dis :

« — Ça, jamais! Jè lirai le *Times*, je fioumerai mon pipe pendant opération. Mais dormir, nô! Jè vôlais pas! C'est une mauvaise chaôse, parce que des fois — c'est déjà arrivé, yes! — on pouvait pas réveiller! »

« Le docteur il dit : « Bon! » Il ouvre le ventre et puis :

« — Eh! eh! très mauvaise intestin; faut enlever, gentleman, coûtera vingt livres sterling!

« — Yes, jè vôlais. »

« Après autres cinque minutes :

« — Gentleman, poumons très mauvaises, faut enlever : coûte encore vingt autres livres.

« — Yes, s'il fallait! »

« Aû bout d'une petite quart d'heure :

« — Gentleman, foie, reins, cœur, vaut plus rien! Jè enlève?

« — By God! Toujours enlever! toujours couper! et chaque fois : vingt livres, genleman! vingt livres, gentleman! Vingt livres, gentleman! Enfin, si convenèble pour le santé, enlevez pour vingt livres encore!... »

« Et quand l'aiguille il est sur deux heures, opération terminée. Jè danse le gigue, jè boxe docteur pour voir si le santé est devènue confortable. All right! Jè donne une chèque de quatre-vingts livres, sur *Pick Pocket Bank and Cie Limited*, et bonne soir!

« Mais le plus *rigolote*, comme vous dites dans Péris, vous savez pas? Alors, attendez. Quand j'ai parti dans Rivoli street, un grand dièble de blâckmann, en iouniforme, court après moâ.

« — Pâdon, gentleman, le docteur il a oublié une petite chaôse.

« — Quelle chaôse vous dites?

« — Le quiouvette de pansement dans le estomac de vô!

« — Ecoutez, mon garçonne, je réponds, voilà cinq penny pour le dérangement de vô. Mais je vôlais plus retourner dans médical cabinète. Docteur! Fioumiste! Il a convenu enlever cœur, poumons, foie, reins, intestins et chaque fois il demandait vingt livres, mais le quiouvette il a pas dit, alors moâ je garde! »

« Et j'ai parti...

« Gââââçon, donnez encore soda, if y ou please!

JEAN ROSNIL.



CONCOURS DE RÉBUS

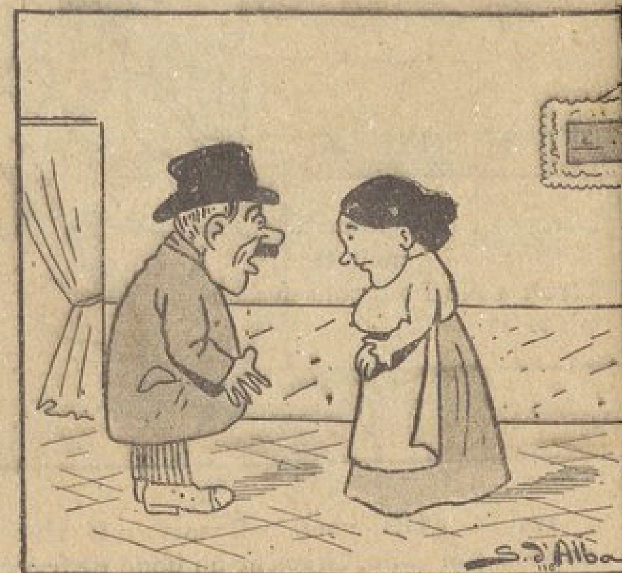
COUPON N° 1

A détacher et à envoyer ensemble avec les coupons 2, 3, 4, 5, 6.

PAS MENTEUR, par S. D'ALBA.



1. — M. CUITARD, étant rentré un peu tard chez lui pour le diner et fort éméché, craignant avec juste raison les reproches de son épouse, s'en est allé cuver son vin avec les poules.




2. — C'est pourquoi, quand deux heures plus tard il dit à son épouse qu'il venait du poulailler, la peu clairvoyante femme crut qu'il venait du théâtre.










**LES PLAQUES ET PAPIERS JOUGLA SONT LES MEILLEURS**



# UNE CHUTE DÉSASTREUSE, par ANDRÉ HELLÉ

— Mille tonnerres!!! juste devant le cinématographe!!! et dire que je serais arrivé le premier si on ne m'avait pas mis 250 grammes de surcharge dans mes bottes.



**LIRE DANS CE NUMERO ET DANS LES SUIVANTS :**

## Les Mémoires de Joë Kirby, le célèbre détective américain

AVENTURES SENSATIONNELLES ET VÉRIDIQUES

Imprimerie Charaire, à Sceaux (Seine)

*Le Gérant :* A. Adam.